

Alain  
Jaspard

# Florent Fels ou l'amour de l'art



**Graveurs de Mémoire**

*Série : Biographies/Art et Vie culturelle*

L'Harmattan

Gromaire  
1926





**Florent Fels**  
**ou l'Amour de l'Art**

## Graveurs de mémoire

Cette collection, consacrée à l'édition de récits de vie et de textes autobiographiques, s'ouvre également aux études historiques. Depuis 2012, elle est organisée par séries en fonction essentiellement de critères géographiques mais présente aussi des collections thématiques.

### Déjà parus

Culas (Adeline), *En Bresse autrefois... Souvenirs de la vie d'antan*, 2013.

Atchénérou (Avocksouma Djona), *Enterrons la veuve avec l'enfant. Orphelin en pays tchadien*, 2013.

Benacerraf (Armand), *Cardiologue et cardiaque. Au cœur d'une vie*, 2013.

Brovelli (Claude), *De l'AFP à la télé, mes sept vies sur les points chauds du globe*, 2013.

Barbe (Jean-Edouard), *Cinquante ans au Quartier latin. Une vie en musique et en chansons*, 2013.

Cathelin (Anne), *La Joselito à l'âge d'or du flamenco. Ethnologie d'une passion*, 2013.

Mero (Yannette), *La petite fille des baraquements. Une enfance à Saint-Nazaire*, 2013.

Pochulu (Marie-Françoise), *Lucien Bertin, un Français d'Égypte. Les routes de l'exil*, 2013.

Ces huit derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site [www.harmattan.fr](http://www.harmattan.fr)

**Alain Jaspard**

**Florent Fels**  
**ou l'Amour de l'Art**

*Biographie*

The logo for L'Harmattan, featuring the text "L'Harmattan" in a serif font. The letter "H" is stylized with three leaf-like shapes extending upwards and to the right from its top bar. The entire logo is set against a light gray rectangular background.



**Florent Fels (photo J. Stara)**

© L'HARMATTAN, 2013  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-01568-2  
EAN : 9782343015682

# *Sommaire*

<b>Avant Propos</b> .....	9
<b>Chapitre premier</b>	
Mon Oncle.....	13
<b>Chapitre Deuxième</b>	
Ferdinand Florent Felsenberg .....	25
<b>Chapitre troisième</b>	
L'enfance parisienne .....	33
<b>Chapitre quatrième</b>	
L'enfance lilloise.....	51
<b>Chapitre cinquième</b>	
Les années 1910-1913.....	69
<b>Chapitre sixième</b>	
La Guerre de 14-18. ....	75
<b>Chapitre septième</b>	
Le retour à Paris .....	109
<b>Chapitre huitième</b>	
Les Années Folles .....	149
<b>Chapitre neuvième</b>	
Les vaches maigres. ....	169
<b>Chapitre dixième</b>	
Débâcle et Occupation. ....	179

<b>Chapitre onzième</b>	
La Libération .....	203
<b>Chapitre douzième</b>	
Radio Monte-Carlo .....	209
<b>Chapitre treizième</b>	
Mademoiselle Suzy Jaspard. ....	225
<b>Chapitre quatorzième</b>	
La vie à deux .....	247
<b>Chapitre quinzième</b>	
Florent .....	255
<b>Conclusion</b> .....	275
Bibliographie de Florent Fels : .....	281
Crédit photographique : .....	285

À Jacques Lambert  
Pour ses encouragements  
Et son aide précieuse

## *Avant Propos*

Rarement, une époque comme la III<sup>e</sup> République française (1870-1948) aura témoigné d'une incompréhension aussi totale et d'une hargne aussi agressive à l'égard de ce qui allait faire le plus durable de sa gloire : je veux parler de son Art.

*« De ses musiciens, de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses chorégraphes, voire de ses écrivains, elle n'aura généralement élu que les plus médiocres, ceux en qui elle retrouvait, dans une régression conservatrice, ses aspirations bourgeoises. C'est en ce sens que l'on peut parler d'un " stupide XIX<sup>e</sup> siècle " qui ne s'achèvera, du point de vue artistique, qu'en 1918. Mais ce siècle ne fut stupide que par l'incompréhension de ceux qui le vivaient. Il fut grand à leur insu, et pour ainsi dire clandestinement. » (1)*

Pour la presse, la plupart de ces artistes ne sera qu'« une bande d'anarchistes dangereux » ou « des fous qu'il conviendrait d'enfermer ». « A Sainte-Anne ! » ou « Confiez-le au Dr Blanche ! » seront les expressions qui reviendront sous les plumes les plus autorisées, devant les toiles d'un Cézanne ou d'un Gauguin. À les entendre, de telles élucubrations menaçaient la santé morale de la nation. Accueillir quelques œuvres impressionnistes du legs Caillebotte au Luxembourg : « c'est la fin de la France ! » affirmera gravement le très respecté Jérôme, Membre de l'Institut.

Pour obtenir l'indulgence du Tribunal, l'avocat du Douanier Rousseau -ce dernier était accusé d'escroquerie- n'aura qu'à faire circuler quelques toiles de son client pendant l'audience pour prouver la débilité mentale de ce dernier et plaider son irresponsabilité.

Il est vrai que l'Académie d'Anvers, en 1886, avait renvoyé de la classe des débutants l'élève Van Gogh, âgé alors de 33 ans, pour incapacité en dessin.

Quant à Utrillo, faut-il rappeler les attroupements hilares qu'il provoquait lorsqu'il plantait son chevalet rue Saint-Vincent ?

(1) Gilbert Guilleminault dans la préface « Les Maudits » Le Club des Amis du Livre.

Les pouvoirs publics, naturellement, sont à l'image des électeurs. C'est aux Bouguereau, aux Carolus Duran, que va le mécénat de l'État. Renoir aura bien la rosette d'officier, mais au titre du Ministère du Commerce.

Cézanne, qui aurait été si fier de ce hochet, se le verra impitoyablement refuser jusqu'à sa mort par Roujon, le directeur des Beaux-Arts. Ce sera le même Roujon qui répondra à Gauguin, de retour de Tahiti en 1893, démuné de tout et rappelant une promesse d'achat de toiles par l'État :

*« Je ne saurais en aucun cas encourager un art qui me révolte et que je ne comprends pas. »*

Ce sera dans une écurie que, pendant dix ans, la ville de Calais cachera avec honte le groupe de ses « Six Bourgeois » qu'elle a eu l'imprudence de commander à Rodin.

Quant à la Société des Gens de Lettres, elle refusera tout simplement au sculpteur son Balzac : *« un tas de plâtre accumulé à coups de pied »*.

Les écrivains réputés de ce temps ne témoigneront guère plus de clairvoyance. Émile Zola, dans sa fougue juvénile, a bien tenté de défendre les « Impressionnistes », mais avec l'âge et le succès, il reviendra aux " Pompiers " de l'Institut, et s'il consacre un roman à son ami d'enfance Cézanne, ce sera pour y dépeindre la déchéance d'un raté.

Maupassant écrira en marge d'un dessin de Gauguin :

*« Bon pour Charenton. »*

Courteline achètera des Douanier Rousseau mais pour l'ornement de son " Musée des Horreurs ". Pauvre Douanier Rousseau, il devra bien sa réputation première à Jarry et Apollinaire, mais les deux humoristes n'avaient vu, dans son cas, qu'un merveilleux exemple d'absurdité, digne *« d'épater le bourgeois »*.

Je ne m'étendrai pas sur le cas, encore plus caractéristique, de nos plus grands musiciens et de la totale incompréhension de leur génie.

Voilà dans quel climat de haine, de dérision ou de pitié, les plus grands artistes de la III<sup>e</sup> République ont élaboré leur œuvre.

Que serait devenu Cézanne sans la rente mensuelle de 125 francs versée par son père ? Et Van Gogh, sans les modestes mandats de son frère Théo ?

Quelques-uns, comme Utrillo ou Rodin, virent tardivement la gloire et la fortune. Mais le premier n'était plus qu'une épave qu'il fallait séquestrer, et le grand sculpteur n'en mourut pas moins de froid à Meudon, abandonné par un État ingrat à qui il avait tout légué.

Pour mieux comprendre ce mouvement artistique qui a caractérisé cette fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle en France, il m'a semblé intéressant de retracer la vie d'un personnage idéalement placé pour en parler.

Florent Fels est né à Paris en 1891, au beau milieu de ce débat artistique. Devenu journaliste et critique d'art reconnu, ses ouvrages ne sont plus édités.

Les hasards de la vie m'ont permis non seulement de faire partie de ses intimes, mais également d'avoir accès à sa prodigieuse bibliothèque et à l'ensemble de ses manuscrits, une grande partie n'ayant jamais été éditée.

Avant tout journaliste, Florent Fels avait dans sa poche un carnet sur lequel il prenait sans cesse des notes et un appareil photo qu'il n'hésitait pas à utiliser.

Pour tenter de faire la biographie de cet être hors du commun, il m'a semblé intéressant d'utiliser les textes tirés de son œuvre, mais également les textes inédits extraits de ses carnets. Certains sont restés à l'état de notes parce qu'aujourd'hui sans intérêt, d'autres parce que la disparition de Fels nous a privés de leur publication.

En renvoi à la fin de ce livre, le lecteur trouvera toutes les références des textes utilisés, soit des extraits de ses principaux ouvrages autobiographiques que sont « *Voilà* » et « *Le Roman de l'Art Vivant* », soit des extraits inédits tirés de ses notes.

Alain Jaspard



## *Chapitre premier*

### *Mon Oncle*



Assis à son bureau, le dernier, celui sur lequel il écrivit « *Éros ou L'Amour Peintre* » en 1967, je pense à ce personnage étonnant que fût Florent Fels, cet homme qui épousa la sœur de mon père en juin 1953, alors qu'il était directeur artistique de Radio Monte-Carlo.

J'entends son extraordinaire voix caverneuse (tous ceux qui l'ont entendue ne peuvent l'avoir oubliée), je sens l'odeur de sa pipe, me remémore ce goût acre et sucré des « Château Margot » (ces magnifiques havanes du père Davidoff) et la douce brûlure, dans ma gorge, du Dimple Scotch (son whisky préféré) qu'il m'obligeait malicieusement à boire dans ce même bureau.

Vers la fin de sa vie, Florent disait à tous ceux qui voulaient l'entendre :

- *Mon médecin m'a interdit de boire de l'alcool et de fumer le cigare ! Alors je fume et je bois par neveu interposé.*

Ce qui, bien sûr, ne l'a jamais empêché de continuer en m'accompagnant.

Ce genre de réflexion, c'était Florent. Une sorte d'humour décalé, vif, cinglant, toujours asséné de cette voix si particulière qui déclenchait, dans les lieux où nous étions, une certaine hilarité.

Il me revient cette anecdote, vécue dans un grand restaurant où il désirait prendre un « Kir » en guise d'apéritif (Florent a fondé le « Club des Purs Cents » avec Curnonsky et ne fréquentait que de grandes tables).

Il appelle le maître d'hôtel et lui dit :

- *Dites-moi, mon ami, quelle marque de liqueur de cassis avez-vous ?*

Le maître d'hôtel, très stylé, se penche vers mon oncle et lui répond d'un air confidentiel et entendu :

- *Lejay-Lagoutte, Monsieur Fels.*

Et Florent de lui répondre :

- *Mon pauvre garçon. Déjà ? Et à votre âge ?*

Il est facile d'imaginer le reste du repas.

Ou encore, en 1975, dans un bel établissement aujourd'hui disparu et déjà innovant pour l'époque, où, pour accéder à la salle de restaurant, il fallait traverser une véritable ferme. Il y caquetait quelques poules, gambadait une dizaine de lapins et, en supplément, quelques chèvres venaient nous sucer les doigts. Plus loin, il fallait traverser une volière où virevoltaient une multitude d'oiseaux colorés de toutes sortes. Juste à côté de l'entrée de la salle du restaurant, une immense cage servait de piste acrobatique à une bande de petits rongeurs de la taille d'un écureuil et extrêmement agités.

Le directeur se tenait sur le pas de la porte pour nous accueillir. Après les salutations d'usage, mon oncle lui demande :

- *Quelles sont ces drôles de petites bêtes que nous ne connaissons pas ?*

- *Ce sont des chinchillas, Monsieur,* lui répond notre hôte.

Étant donné le prix d'un manteau de fourrure de cette époque et vu la taille de ces pauvres bêtes, il y en avait pour une petite fortune.

Le repas se déroula dans les meilleures conditions, parsemé d'histoires toutes plus extraordinaires les unes que les autres et saupoudré de gags dont mon oncle possédait l'art et le secret. Son énorme voix permettait à plus de la moitié du restaurant d'en profiter largement.

Mais le clou était à venir. À la fin du repas, le maître d'hôtel, alors qu'il présentait le chariot des fromages, nous vanta ses fromages de chèvre. Je sentais le gag poindre, mais pas de cette manière.

- *Ces fromages sont-ils faits avec le lait des chèvres du jardin ? demande Florent de sa grosse voix.*

- *Oh, non, Monsieur, nous n'en aurions pas le droit pour des raisons sanitaires. Ils viennent de chez un petit producteur de l'arrière-pays et sont excellents.*

- *Très bien, lui répond Florent, pour moi ce sera un fromage de chinchilla.*

Les soubresauts d'un rire contenu et collectif traversèrent la salle. Mais, ce qui restera pour toujours impossible de décrire sera la tête que fit le maître d'hôtel.

Il faut toutefois préciser que ce diable de Fels, à la fin d'un repas, après avoir martyrisé tout le personnel de salle, laissait régulièrement un pourboire équivalent à la dépense d'un convive tout en disant au maître d'hôtel :

- *J'espère que cela suffira, pour le service ?*

Et le pauvre homme reculait plié en deux, balbutiant :

- *Mais certainement, Mr Fels. Je vous en prie, Mr Fels. Je vous remercie infiniment, Mr Fels.*

Je crois que le plus beau coup de Florent (auquel j'ai eu la chance d'assister) aura été avec le sommelier du Martinez, à Cannes, en plein festival du cinéma.

Florent commande au chef sommelier un vieux bordeaux, dans un grand millésime. Il y a un monde fou, les commandes pleuvent. Un jeune sommelier stagiaire apporte la précieuse bouteille et la présente à Florent en débitant, selon la tradition : appellation, château, cru et millésime. Alors, voyant qu'il avait affaire à un novice, Florent se penche vers le jeune homme et d'un air extrêmement sérieux lui demande :

- *L'avez-vous bien secouée ?*

- *Ah ! Non, Monsieur » lui répond le brave garçon.*

- *Alors, secouez-la bien avant de l'ouvrir et vous pourrez nous la servir,* lui dit mon oncle toujours très sérieux. Et le gamin de s'exécuter avec la plus grande application.

- *C'est bien, lui dit Florent, vous pouvez la remporter.* Et le pauvre garçon repart avec la bouteille, sans trop comprendre ce qui se passe.

Quelques minutes plus tard arrive le chef sommelier, cramoisi, non par un excès de consommation dû à sa profession, mais de confusion.

- *Je suis vraiment désolé, Monsieur Fels, c'est un jeune élève de l'école hôtelière, il faut lui pardonner. Voulez-vous un autre vin ? Bien sûr, nous vous l'offrons pour nous faire pardonner de ce regrettable incident.*

- *Non, le même vin, mais une autre bouteille, n'est-ce pas ?*

- *Bien évidemment, Monsieur Fels, et avec encore toutes nos excuses.*

Voilà (titre de l'un des plus célèbres de ses ouvrages) ce que pouvait être l'une des nombreuses facettes de ce critique d'art. On ne fréquente pas par hasard Éric Satie, Max Jacob, Pierre Dac, Francis Blanche, et bien d'autres du même genre, voire pire.

Dans un premier temps, mon dessein était simplement de parler de la période où nos vies se sont croisées, ce qui, par rapport à la sienne, est une toute petite part, mais probablement la moins connue. Mais comment ignorer les soixante années qui ont précédé notre rencontre ? Aussi ai-je décidé de fouiller son passé pour le remettre dans son contexte : celui du début du XXe siècle.

Il est difficile de parler de Florent Fels sans visualiser l'ensemble de sa vie, ô combien riche, mystérieuse et complexe. Le fait que ma tante, la comédienne Suzy Jaspard, l'ait accompagné les vingt dernières années de sa vie m'a permis d'avoir accès à une somme considérable de documents qu'il serait dommage d'occulter.

Aux lecteurs qui liraient ce texte sans connaître Florent Fels, je conseillerais de lire « *Voilà* ».

Aux autres, je ne peux que leur conseiller de le relire.

Le problème, avec les livres de Florent, c'est qu'ils sont tous épuisés, mais, fort heureusement, consultables dans la plupart des bibliothèques.

Il faut dire que cet homme, né à Paris en 1891, eut une destinée hors du commun. La minuscule partie de sa vie au cours de laquelle j'ai vécu à son contact n'est que la partie finale : de façon assez épisodique de 1955 à 1971 et presque quotidienne jusqu'en 77, année de son décès à l'âge de 86 ans.

J'ai surtout eu la chance de l'accompagner quotidiennement le long des quinze derniers mois de sa vie et ce fut une expérience incomparable.

Je me souviens parfaitement de notre premier contact.

Toute ma famille avait appris que « tante Suzy », que nous écoutions *dans le poste* (elle était comédienne à Radio Monte-Carlo à la grande époque des pièces de théâtre radiophoniques en direct), venait d'épouser un personnage célèbre.

Au cours de l'occupation allemande, mon père, monégasque, avait quitté Monaco pour s'installer à Lyon. Il y connut ma mère, s'y sont marié et établi.

Je suis le dernier d'une fratrie de trois garçons. Nous descendions voir nos grands-parents paternels une fois par an, en voiture (ce qui à l'époque prenait la journée), lors des vacances scolaires estivales.

Nous nous entassions à cinq dans une Simca 5 (plus connue sous le nom de Fiat « *Topolino* »), les parents devant, les trois garçons derrière, assis sur une énorme valise en cuir qui faisait la largeur de la voiture ; pour nous occuper, nous emportions nos marionnettes à gaine (Guignol, Gnafron, Gendarme et la Madelon) et donnions, en bons Lyonnais, des spectacles par la custode arrière de la voiture, transformée en castelet, pour occuper agréablement les usagers de la célèbre « Nationale 7 ». Il y avait déjà des embouteillages, notamment lors de la traversée de Cavaillon ou d'Aix en Provence (le spectacle : déjà une manie familiale).

Suzy vivait encore chez ses parents. Elle les quittera en juin 1953 pour suivre son mari.

Elle était pour nous le rayon de soleil de la famille. Lors de nos expéditions pour Monaco ou de ses passages à Lyon, chaque fois, malgré les difficultés du voyage, c'était un véritable bonheur pour tous.

En janvier 1955, Lyon connut des inondations hors du commun. Nous habitons sur un quai de la Saône et, très rapidement, nous avons vu celle-ci envahir le parc au pied de notre maison, nous coupant de toutes communications. Il faut rappeler que la vie à Lyon, dans ces années d'après-guerre, n'était déjà pas très facile.

Les inondations rendaient la situation catastrophique. Mon père, voulant mettre à l'abri son petit dernier, avait demandé à sa sœur de me prendre avec elle, lors de l'arrêt du *Train Bleu* à Lyon alors qu'elle descendait de Paris, afin de m'accompagner chez ma grand-mère à Monaco.

Une bouche de moins à nourrir et le petit dernier au soleil pendant que les grands se battaient contre les éléments. C'était bien vu.

Mon père avait eu sa sœur au téléphone et ils avaient orchestré une opération qui allait par la suite se pérenniser.

Suzy et Florent (qui venaient de se marier) allaient très souvent à Paris. À cette époque, l'idéal était *Le Train Bleu*. Je préciserai qu'alors, ce train de nuit mettait environ cinq heures pour descendre de Paris à Lyon, puis huit heures de plus pour rallier Monaco. Treize heures pour un Paris-Monaco. Cela semble inimaginable à l'ère du TGV.

Ce train arrivait bien après minuit en gare de Lyon-Perrache.

Me voilà sur le quai de la gare, cramponné à la main de mon père, en pleine nuit, emmitoufflé d'un épais manteau de laine, de gants, d'un bonnet, une grosse écharpe sur le nez.

Je revois Suzy, sur le marchepied d'une des voitures du *Train Bleu*, en chemise de nuit, couverte d'un peignoir rose tout brodé de fils d'or, un turban de soie bleu marine enserrant ses cheveux. Elle était debout sur la marche du milieu, se tenant à la barre de cuivre qui permettait aux voyageurs de se hisser dans la voiture. Quand ces images me viennent à l'esprit, c'est une scène d'un film des années 30 à laquelle j'assiste : cette lumière blafarde d'une gare en pleine nuit correspond bien à un film en noir et blanc de l'époque.

Le train : ce mythe du cinéma, ma tante, comédienne, l'heure tardive, ce bruit caractéristique d'une gare, l'odeur des locomotives : que d'émotions pour l'enfant que j'étais. Et ce n'était que le début. Tous ces événements m'avaient donné une furieuse envie de faire pipi. Je découvris alors le génie du concepteur des voitures de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits.

Le compartiment couchette était d'un luxe remarquable. Peu sensible à son décor ce soir-là, j'ai pu l'apprécier par la suite, ces vieilles voitures ayant terminé leur carrière sur la ligne Nantes-Vintimille dans les années 80. Elles étaient toujours aussi extraordinaires pour l'adulte que j'étais devenu. Leur style « Art Déco » était même revenu à la mode. Elles me parurent simplement plus petites.

En face des couchettes, un lavabo, surmonté d'un miroir décoré par Lalique, apportait une touche de luxe. Ce lavabo était posé sur un socle, fermé d'une porte recouverte d'une marqueterie en laque de Dunand, le tout en acajou. Cette porte s'ouvrait sur un magnifique vase de nuit (probablement signé lui aussi d'un grand artiste) fixé en position inclinée par un rail en étain. Je soulageai mon besoin pressant dans ledit vase de nuit (exercice auquel j'étais parfaitement rompu, la maison des bords de Saône où nous vivions n'ayant qu'un WC sur le palier). Ma tante remit le pot de chambre dans son rail, ferma le placard et me souleva afin que je puisse me laver les mains dans le lavabo. J'étais déjà un enfant très curieux et demandais à Suzy ce que deviendrait mon pipi dans le pot. Instant magique : elle ouvrit la porte du placard et me montra le pot vide, rincé par l'eau du lavabo qui passait dans le vase avant de continuer son trajet en direction de la voie.

Le train prit de la vitesse et commença alors un concert d'une musique que nous qualifierions aujourd'hui de concrète. Lorsqu'aujourd'hui je couche dans un T2 de la SNCF, j'apprécie le progrès accompli en 50 ans.

Fels dormait benoîtement dans la couchette du haut. Ayant vécu le Chemin des Dames lors de la guerre de 14-18, le bastringue effréné de ce wagon ne semblait guère le déranger. Suzy m'installa avec elle dans la couchette du bas, éteignit la lumière et me dit que je pouvais dormir.

À cette époque, les couchettes du Train Bleu étaient de véritables lits et j'étais très confortablement installé. Il y avait largement la place pour un adulte et un enfant. Par contre, question ambiance : le long rail soudé (120 mètres au lieu de 12) n'avait pas encore vu le jour et le Tan-Tan, Tan-Tan, Tan-Tan, que tout le monde a oublié aujourd'hui, dessinait le motif de base. Là-dessus venaient se greffer divers claquements secs et autres grincements infernaux, couronnés par les ronflements de mon oncle qui parvenaient à dominer ce tintamarre. Pour parfaire l'ambiance, malgré les rideaux qui occultaient les fenêtres, des éclairs violents et brefs dessinaient des figures surréalistes sur les parois du compartiment. Par moment, les sonneries stridentes des passages à niveau, déformés par l'effet Doppler, venaient enrichir le tout, ponctué des quelques coups de sifflet que lâchait la locomotive pour relancer l'ambiance.

Quelle nuit. Au bout de quelques heures, après avoir longuement ralenti, la machine infernale s'immobilisa en gare de Marseille St Charles.

Après de nombreux et violents coups qui secouèrent le wagon pendant une bonne demi-heure, le train repartit, mais dans le sens contraire.

Mon Dieu ! Me suis-je dit, on retourne à Lyon. Suzy, qui avait dû ressentir mon trouble, m'expliqua qu'il était normal de repartir en arrière, car la gare St Charles était un cul-de-sac et que le train devait repartir en arrière pour ensuite s'engager sur une autre ligne qui allait longer la côte jusqu'à Monaco. Habitué au bruit, ou peut-être tout simplement parce que le train roulait nettement moins vite, probablement aussi parce qu'épuisé, je finis par m'endormir.

J'ouvris les yeux sur une autre scène surréaliste. Un pied nu, velu, énorme, descendait doucement, inexorablement devant mes yeux médusés. Il finit par se poser sur le bord de ma couchette; suivirent un genou, une veste de pyjama bleue à rayures, avec des poches, puis la tête joviale de Fels, ses grosses lunettes sur le front :

- *Alors, mon petit chat, as-tu bien dormi ?* Me dit-il, en essayant de prendre une petite voix douce.

Notre première rencontre. Il avait 64 ans, moi six.

Bien sûr, ma grand-mère (la mère de Suzy) nous attendait sur le quai de la gare de Monaco.

Avant de devenir, il y a fort longtemps, un soi-disant paradis fiscal, Monaco était aussi un paradis tout court. Le regard se perdait dans un fouillis de villas, ne dépassant que rarement quatre étages, chacune disposant d'un jardin où fleurissait, toute l'année, une multitude de végétaux totalement exotiques pour le gône que j'étais (un gône est au Lyonnais ce qu'un titi est au Parisien).

Comme les platanes dans les rues de Lyon, des orangers couverts de fruits colorés décoraient les trottoirs; le soleil, la mer, les odeurs d'iode et de marché de plein air, rehaussées, dès 11 heures, d'effluves de pissaladière et de soupe au pistou, me transportaient en plein exotisme. Quel contraste après les brouillards lyonnais, les odeurs de charbon, le grincement des tramways et cette nuit infernale d'où je sortais. Je connaissais déjà mon pays, puisque nous y venions l'été. Mais la différence y était moins saisissante qu'en plein hiver.

Florent rejoignit directement son bureau de Radio Monte-Carlo, et Suzy son appartement du « Palais Provençal » ; ma grand-mère et moi, après avoir remonté la rue Grimaldi et escaladé une bonne partie de l'escalier Ste Dévote, regagnâmes la villa « La Vedetta ».

Ce « Palais provençal », où venaient tout juste de s'installer mon oncle et ma tante, a été le théâtre d'une affaire restée célèbre dans notre famille.

Elle était beaucoup plus drôle, lorsque m'imitant, Florent la racontait.

Quelques jours après notre arrivée en Principauté, Suzy invita à déjeuner sa mère, et moi par la même occasion. Florent était de la partie. Une fois à table, Suzy sort de sa cuisine, portant un énorme saladier de crevettes fumantes et le pose au milieu de la table. Florent, de son énorme paluche de forgeron (nous en reparlerons) saisit une poignée de crevettes et les posent dans mon assiette. Je me mis à pleurer, silencieusement.

- *Mais qu'est-ce que j'ai encore fait ?* S'écrie Florent.

Et toute la tablée m'entoura, me pressant de questions. Au bout d'un temps certain, voyant que rien n'évoluait, je lâchai, entre deux sanglots :

- *J'aime pas les crevettes !*

L'éclat de rire général me détendit quelque peu. Victime, ou bénéficiaire, d'une éducation des plus rigides selon laquelle les enfants ne parlent pas à table, mangent tout ce qu'il y a dans leur assiette, s'essuient la bouche avant de boire, etc., je me trouvais tout simplement tétanisé devant cette nourriture que je voyais pour la première fois, pauvre lyonnais né sous le règne des derniers tickets de rationnement de pain.

Souvent, lors de nos agapes dominicales avec les Fels, Florent me ressortait cette histoire. Le plus drôle était la tête qu'il faisait et la voix qu'il prenait pour la raconter.

Quelques jours plus tard, les alertes aquatiques de la Saône et du Rhône étant terminées, mon oncle, devant se rendre à Lausanne en voiture, se proposa de me ramener à Lyon (qui était sur sa route). Départ : 7 heures du matin. Ma grand-mère, pleine de bonnes intentions, refusa de me laisser manger à ma faim. Je ne fus autorisé qu'à ingurgiter une biscotte et une tasse de thé. On était loin de la baguette au levain, de la motte de beurre de baratte, de la confiture de prunes et du cacao Van Houten que mon autre aïeule bressane nous servait habituellement au petit déjeuner.

À l'entrée de Cap d'Ail (3 km de Monaco), la biscotte avait décoré mon écharpe et à St Laurent d'Eze, j'étais vidé et mourant. Il faut dire que la manière dont mon oncle conduisait son coupé Sunbeam tenait plus du rallye de Monte-Carlo que du style de mon père au volant de sa Simca 5. J'en conserve un très exact souvenir : j'avais l'impression que la voiture se dressait sur ses roues arrière à chaque coup d'accélérateur et sur ses roues avant à chaque coup de frein. Je glissais sur les sièges en cuir comme une savonnette, cherchant désespérément un point où m'accrocher. Une dizaine d'années plus tard, ce genre de sport m'aurait enthousiasmé.

Le lecteur pourrait, de façon pertinente, se demander :

- *Mais qu'est-ce que Fels est allé faire à Monaco, épouser une comédienne de la radio monégasque ?*

L'explication est simple, quoiqu'à double détente.

Fels, qui avait fait en intégralité la guerre de 14/18, l'avait terminée comme interprète dans l'armée américaine. Plus tard, lors de l'invasion de la France par les Allemands en mai 40, sa place était tout naturellement à Londres, auprès du Général de Gaulle.

En 1944, à la Libération, le Général lui demande de réorganiser Radio Toulouse.

Fels était connu comme un grand journaliste, fondateur et rédacteur en chef, entre autres, d'*Action*, *Voilà*, *Détective* et *Les Nouvelles Littéraires*.

Quelques années plus tard, De Gaulle, probablement parmi les premiers hommes publics à pressentir l'importance des médias en politique, ordonne à Fels de partir pour Monaco. Le Général était surtout préoccupé par les rapports conflictuels entre le futur Rainier III et son grand-père Louis II, prince souverain (et Général dans l'armée française, mais lui, « à titre fictif »).

Chaque fois que j'ai questionné mon oncle à ce sujet, il m'a toujours déclaré être venu à Monaco sur ordre du Général.

Florent était particulièrement bien placé pour savoir que lorsque le Général donnait un ordre, il était inutile de chercher à discuter.

Mais n'avait-il pas envie de quitter Paris, malheureux en ménage, écœuré par cette deuxième guerre, ayant perdu une partie de ses amis et ses biens confisqués par les nazis. Et pourquoi ne pas refaire sa vie où vivre tout simplement libre.

Avait-il la prémonition du rôle que la presse, relayée d'abord par la radio et ensuite par la télévision, allait prendre rapidement en ce milieu du XXe siècle ?

Fels a toujours été un homme indépendant, pugnace, doué d'un flair certain, probablement grâce à son ouverture d'esprit, sa rigueur et sa répugnance à la moindre concession. Ses choix artistiques, dès 1913, le prouvent. Mais en plus, cet homme de presse n'avait-il pas pressenti l'avenir des futurs médias de l'après-guerre ?

Après avoir quitté l'Algérie le 30 avril 1943, il se réfugie sur la Côte d'Azur.

Comme tout " vrai " résistant, mon oncle a toujours été très discret sur cette époque.

En fait, il me le racontera plus tard, il venait préparer le débarquement de Provence : « *Opération Anvil Dragoon* », avec l'aide de ses amis résistants de Marseille, du PC de La Ciotat, du Dramont et de Boulouris (où devait s'effectuer le gros du débarquement.) On y a tout de même débarqué 94 000 soldats et 11 000 véhicules en 24 heures.

Il s'installera d'abord chez son ami André Dunoyer de Segonzac puis, chez Claude et Paulette Renoir (le fils d'Auguste), qui occupait alors la villa « *Les Collettes* » à Cagnes-sur-Mer et d'où ils préparaient « les gîtes d'étape » pour les maquisards cannois (jusqu'à Tourrettes sur Loup).

Il finira chez Jean Effel qui habitait une péniche en ciment à Antibes.

Fels semblait s'intéresser à la radio, puisque le 15 juin 1943, il signait un contrat avec Radio Monte-Carlo pour une période d'un an (probablement sous un faux nom). Je n'ai jamais réussi à savoir si Fels était entré à RMC pour espionner les Allemands ou simplement parce que, sans revenus, il cherchait du travail. Je rappellerai que cette chaîne de radio était dirigée par le ministère des Affaires étrangères du III<sup>e</sup> Reich et que les Allemands « occupèrent » la Principauté dès le 9 septembre 1943. Ils y étaient, en réalité, en villégiature, puisque, contrairement à la France et à l'Italie, les troupes allemandes payaient leur pension à la Principauté.

J'ai de la peine à imaginer une telle naïveté chez celui qui fréquentait régulièrement Corniglion-Molignier et d'Astier de la Vigerie. Ce dernier avait d'ailleurs dit à Florent, au début de l'Occupation, alors que l'on parlait de résister :

- *Tu as beaucoup trop de personnalité pour la clandestinité. On te reconnaîtra tout de suite.*

Et Florent lui avait répondu :

- *Eh bien tant pis, je me jetterai dans la gueule du loup. (1)*

Ce qui est sûr, c'est que le 20 juin 1944, il réussit à *s'enfuir de Monaco* (ce sont ses propres mots) pour intégrer le maquis de la « Montagne Noire » et participer à la libération d'Albi le 22 août 1944. Il contribuera, ensuite, à la restructuration de Radio Toulouse, en qualité que Directeur Adjoint puis reviendra à Radio Monte-Carlo le 22 juillet 1945 comme producteur. Il en sera nommé Directeur Artistique le 13 août de la même année.

Il est, aujourd'hui, impossible de savoir dans quel état d'esprit il se trouvait ce jour-là. Mais je sais que cet homme jouissait d'une force morale exceptionnelle. On n'échappe pas par hasard aux forges de Denain, à la boucherie de 14-18, aux rafles vichyssoises et aux violents combats que livrèrent les maquisards dès l'annonce du débarquement de juin 1944.

(1) Extrait de son carnet de notes : *Nocturnes intimes*



## *Chapitre Deuxième*

*Ferdinand Florent Felsenberg*



**Florent en 1892**

Florent Fels était (et demeure) un critique d'art reconnu dans le monde entier. Ses lecteurs et ses admirateurs (comme Suzy lorsqu'elle dévorait ses livres dans les années 1936-40) peuvent très bien imaginer un homme sérieux, voir sinistre, ayant mené une vie d'universitaire faite de recherches dans les différents musées de la planète. Ils peuvent difficilement imaginer que cet expert de l'art puisse être également un blagueur de premier ordre, toujours prêt à improviser un gag, à raconter des histoires, plus ou moins grivoises, mais toujours avec élégance et un certain raffinement dans le choix des mots.

Le 15 août 1891, Virginie Boitelle, sage femme de 44 ans, se présente à la mairie du 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris pour déclarer la naissance d'un enfant mâle, né le 14 août à 5h 50, au 7 de la rue du Pont Louis Philippe, d'Agathe-Adolphine Restiau, âgée de 22 ans et d'un père non dénommé. Il sera enregistré sous le nom de Ferdinand Florent Restiau.

Agathe Adolphine Restiau (née à Mons, en Belgique, le 2 août 1869, d'un père normand : Julien Restiau et d'une mère flamande : Flore Gilbert) ne va épouser Ferdinand Felsenberg que huit ans plus tard. La raison en est que Ferdinand est déjà marié à Caroline-Alice Rueff (née le 5 décembre 1863 et vient d'avoir un garçon : André-Gabriel né peu avant, le 24 mai 1891. Le mariage entre la mère de Florent et son géniteur n'aura lieu, en la mairie de Lille, que le 23 septembre 1899, ville où il vient d'être nommé fonctionnaire dans l'Administration des Finances (Directeur des Finances et du Contrôle). Il reconnaitra son enfant le 14 février 1901 et lui donnera son nom.

Octavie Wahl, la grand-mère paternelle de Florent, a épousé (probablement en 1860), Gustave Felsenberg (né le 29 juillet 1824 à Mutzig dans le Bas-Rhin et décédé à Paris le 22 septembre 1882). Ils auront un enfant, Ferdinand, né le 9 août 1862 à Paris. En 1864, Octavie Felsenberg quitte son mari avec son enfant (qui n'a alors que 2 ans) pour vivre rue Vignon avec Théodore Duret (1838-1927), comte de Brie et ami de Manet, Renoir, Zola, Degas.

Cette grand-mère paternelle était un être raffiné, amie de la princesse Mathilde. (1) Elle avait tenu une boutique de dentelles et d'antiquités, rue de Castiglione (là où est né son fils unique Ferdinand), avant de venir vivre avec Duret.

Le père Duret, comme l'appelait Florent (il jouait le rôle de son grand-père et Florent l'appelait Toto dans l'intimité), a été, en cette fin de siècle, un homme jouissant d'une grande réputation. Les frères Goncourt, Renoir, Monet, Courbet, George Moore, Whistler, Zola, Degas, Sisley, Pissarro et plus rarement Cézanne, avaient "*table ouverte*" chez lui.

(1) *Mathilde Letizia Bonaparte* : (26 mai 1820 - 2 janvier 1904) est la fille de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, le plus jeune frère de Napoléon. Elle sera élevée à Rome et à Florence. Par la suite, elle tiendra à Paris un salon littéraire où se côtoieront Flaubert (amoureux d'elle et n'osant se déclarer), Gauthier, Sainte-Beuve, Renan et les frères Goncourt.

Passer son enfance parmi les plus grands peintres de son temps ne suffit malheureusement pas pour faire un grand expert de l'art. Mais le jeune Florent est intelligent et surtout observateur. Comme tous les enfants, il enregistre avec une prodigieuse facilité tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend.

C'est autour de cette année 1891 que nous voyons la chute de Bismarck et la naissance du pangermanisme. Monet peint « *Les meules* » et Cézanne « *Joueurs de cartes* ». Debussy compose « *Prélude à l'après-midi d'un faune* ». Maeterlinck écrit son « *Péléas et Mélisande* » alors que disparaissent Arthur Rimbaud et Théodore Banville. Hendrik A. Lorentz découvre les électrons et Rudolf Diesel met au point son nouveau moteur.

Le 13 juillet 1898 (Florent a 7 ans et vit chez Duret), Zola publie dans le journal « *L'Aurore* » le célèbre « *J'accuse* ». Il est facile d'imaginer les conversations à la table de Théodore Duret (celui-ci publiera, plus tard la même année, dans « *La Tribune* » qu'il avait fondée en 1868, un article en faveur de la révision du Procès Dreyfus).

Qu'il me soit permis de citer ici mon oncle, puisque son livre « *Propos d'Artistes* », publié en 1925 à la Renaissance du Livre, est pratiquement introuvable.

Voici ce que Fels disait à propos de son « *grand-père* » en 1925 :

*“ L'histoire de la peinture moderne présente cet aspect singulier que rien n'y fût admis, que ce soit par le public ou par la majorité des critiques d'art, sans heurter leurs traditions, leurs goûts et même le simple bon sens.*

*Le Français a du penchant pour la fantaisie, mais c'est de l'amour, qu'il porte à la règle, à la tradition, aux valeurs stables. La tradition davidienne fit condamner Ingres, profanateur de l'idéal antique, qui s'employait à faire admettre Raphaël comme source de la beauté idéale. Ingres et ses élèves devaient à leur tour réagir contre les audaces de Delacroix et de Géricault.*

*Entre ces deux extrêmes, le public, ayant à choisir, s'en fut vers Paul Delaroche, qui offrait un concordat.*

*Et cela se poursuit tout au long de la période moderne. Véron et Edmond About couvraient Manet de leurs sarcasmes.*

*M. Camille Mauclair refuse du talent à Cézanne. Maurice Barrès me demandait naguère, si j'étais bien payé par les marchands de tableaux pour faire l'éloge de Van Gogh. À chacun son métier. Mais il est des poètes qui savent discerner les artistes en leurs prémices. Baudelaire situait Manet dès ses premières œuvres, Salmon et Apollinaire saluaient Derain et Picasso dès 1905.*

1863 : le Second Empire, en son heure la plus brillante. L'armée a vaincu en Italie. Hortense Schneider est la Vénus d'Orphée aux Enfers, et dans la chanson du Mont Ida, on lit des allusions aux mœurs secrètes de la cour.

En peinture, on admire Couture, Théodore Rousseau, Boulanger, Lambinet. Qu'on ne s'y trompe point : si Delacroix, Courbet et Corot étaient admis par les critiques, ils étaient considérés comme outranciers par la majorité des amateurs.

Théodore Duret, à qui des liens familiaux m'attachent moins que le grand respect que je porte à son talent et à sa clairvoyance, fut, avec Zola, plus que Zola, le champion de la nouvelle esthétique, qui, s'il lui faut une date d'origine, la trouve en 1863, année de l'Olympia.

(Si Zola défendit courageusement Manet, comment oublier de quel étrange ostracisme il frappa son ancien ami et concitoyen, Paul Cézanne).

Onze ans plus tard, Degas, Renoir, Sisley, Monet, Pissarro, Guillaumin, Cézanne formaient un groupe compact, exposaient leurs œuvres présentées par Duranty, sous le nom de Nouvelle peinture, titre qui ne satisfait ni les peintres ni les amateurs. Les jeunes amis de Manet produisaient des œuvres peintes en plein air, de tons clairs, sans jus et sans fondus apparents. Monet exposait cinq toiles, dont l'une : "Impression" (des bateaux sur l'eau au soleil levant), était baignée des roses de l'aurore.

Le titre de l'œuvre fut remarqué. Il rendait bien l'esprit dominant de cette esthétique nouvelle. Il fut admis par tous et le critique du «Charivari», Louis Leroy, intitula son article :

#### -Exposition des Impressionnistes-

C'est à l'affirmation de cet art nouveau que Duret employa son talent. Il y fallait de la persévérance et du courage. Pendant quarante ans, Duret, sans se départir de sa courtoisie et de son calme persuasif, gentleman de la critique, insista, combattit avec dignité, admiré même de ses adversaires, pour la cause de Manet et des impressionnistes dont il fut le premier historien. Il n'est pas négligeable de rappeler qu'il fut aussi le premier voyageur européen qui visita (avec le baron Cernuschi) le Japon, dont il fit connaître les artistes, et l'un des premiers apologistes de Wagner.

Une gouvernante sénégalaise veille au calme de la maison. Elle ressemble étrangement au portrait d'une jeune mulâtresse par Courbet, mais elle n'est pas de l'époque. C'est au peintre Van Houten (!) que fut réservé le soin de laisser d'elle une effigie véridique.